

## De l'importance des idéaux face aux dérives fatalistes de la « réalité »

Nous avons choisi, en cette rentrée 2017, de d'abord bien redéfinir certaines choses. Les idées, appelons ça idéaux, qui mettent en mouvements et germent dans nos têtes et celles des publics que l'on côtoie et la réalité, c'est-à-dire la société dans laquelle nous existons, nous agissons et nous pensons. Quoi de mieux pour assurer une continuité avec notre mot d'ordre de l'année précédente : Redéfinitions.

Commençons donc par les idéaux :

Ce qu'on appelle « idéaux » dans notre métier d'animateur-rices pour une éducation populaire résident pour beaucoup dans les termes qui nous définissent.

Nous sommes animateur-rices. Pas intervenant-es ni spécialistes. Notre vocation est donc de créer des espaces propices à la réflexion politique. Ce qui en ressort ne nous appartient pas. Ni à nous ni à personne. L'animateur est donc dans l'action de mettre en mouvement, de rassembler les forces en présence pour en faire émerger une vision pouvant précéder l'engagement réel. L'animateur a donc le choix des outils qui serviront cette action.

Mais les idéaux dans tout ça ? Nos idéaux transpirent de ce qu'on appelle « l'éducation populaire » . On ne va pas la définir mais au moins essayer de savoir ce que l'on entend par là.

Éducation... quoi de plus descendant. Et pourtant il n'y aurait pas forcément d'autre mot pour signifier qu'une de ses volontés a été et restera de ne pas laisser le champ libre à une éducation nationale formelle et institutionnelle qui, force est de constater, tend à récréer les inégalités sociales, culturelle et de territoires.

Voilà donc un postulat de départ pouvant servir nos idéaux. Ce qu'on appelle le peuple, celles et ceux qui ne détiennent ni la propriété privée des moyens de production, ni la « propriété légitime » des moyens de décisions (les professionnel·les de la politique politicienne), ni la propriété privée des moyens d'information.

Nous œuvrons donc pour une société plus juste dans sa répartition des « accès à ou aux... ». Les militant-e-s de l'éducation populaire sont donc ce maillon de la chaîne complémentaire des acteurs et actrices qui travaillent le terreau de transformation sociale auprès de toutes et tous, travailleur-euses ou non, jeunes, ou vieux, (nul besoin de préciser avec un positionnement antiracistes, anti-sexiste et contre toute mise à l'écart d'ordre sexuel, religieux, moral, etc..., il est difficile de tout lister si l'on veut rester digeste).

Ce que nous souhaitons mettre en place tire donc ses sources des origines de l'éducation populaire. Les bourses du travail et l'auto-organisation ouvrière mais aussi les jeunesses ouvrières chrétiennes dans leur stratégie de conscientisation. Autant d'exemples anciens certes mais devant résister à la force du « aujourd'hui c'est plus pareil ». Évidemment que nos méthodes évoluent. Pourtant on ne peut pas décemment dresser un constat verrouillant les possibilités de changement de l'ordre social.

Mais voilà nous nous retrouvons confronté-es aujourd'hui à une réalité, fruit de décisions et de gestion politiciennes qui peut même amener à baisser les bras : Le *nécessaire* abandon de ce qui nous a amené-es à y croire et à vouloir œuvrer dans l'éducation populaire au détriment de la lente casse de ce

qu'on pourrait sans honte affirmer comme socialement utile, entend-t-on. Pourtant ce n'est pas entièrement faux. Une éducation populaire sans valeurs sociales, d'autonomie et d'émancipation, ça ne rime plus à rien.

Alors parlons-en de cette « réalité ».

La voilà la grande divinité qu'on appelle trop souvent. Sous différentes formes on nous la sert à toutes les sauces. Y compris entre nous, quelques fois.

La réalité est donc une sorte de mur quand elle devient argument. Car on ne peut se soustraire à la réalité. Par définition elle n'est pas attaquable et on ne peut pas la remettre en question.

C'est aussi et trop souvent l'argument phare de nombreuses·eux politicien·nes qui prétendent parler de la réalité des « vrais » gens, des besoins « de tous les jours ». On se crée facilement des costumes de légitimité quand on fait « *peuple* ».

Ce que nous avons à cœur et à corps réside dans un équilibre de nos idéaux avec la réalité des territoires, car se couper de l'un pour l'autre et inversement pourrait nous couper de nous-mêmes.

\\ L'importance de ne pas sacrifier nos actes et nos décisions sur l'autel de la réalité. //

\\ L'importance de ne pas foncer tête baissée dans un entre-soi, un vaïlle que vaïlle qui ne nous fait nous sentir légitimes qu'avec des personnes qui pensent et agissent dans notre sens : l'illusion qui rassure. //

Ce que nous faisons est réel et doit être minutieusement pensé. Si nous accordons de l'importance au processus alors nous accorderons de l'importance au temps : par exemple si on désire fort l'égalité entre hommes et femmes ou au moins l'arrêt des jugements portés sur tel ou tel genre... On peut être déçu·es de voir de nombreuses défaites quand le quotidien, lui, porte machisme, sexisme et discriminations vers de nombreuses victoires. L'importance de croire au temps c'est aussi de savoir refréner ses envies *d'ici et maintenant*. Savoir que la construction du monde auquel s'oppose l'éducation populaire a mis des siècles à se bâtir et qu'on ne l'abat ni en une semaine ni en plusieurs années.

Il faut accepter le rôle de préparateur·trice ou de terreau comme on le dit plus haut. Tout en comprenant que d'autres ne pensent pas comme nous ou ne se posent même pas la question.

Mais le tout est bien plus complexe. Oui nous existons dans un monde, une société organisée qui, à l'image du passé n'est pas figée et peut être changée. Il faut en être sûr·e. Sinon on perd le sens de nos actes.

Nous ne serons donc pas les vrai face aux faux, ni les gentils face au méchants, pas raisonnable non plus, encore moins rêveurs. On y croit nous en cette éducation populaire, en cet autre possible. Jusque-là, on ne nous a jamais chassé, personne ne s'est offusqué de nos méthodes, on a planté des graines de la discussion et du débat ça et là.

Voilà ce qui nous trotte dans la tête. Ce n'est pas nouveau. ... Nous démarrons donc cette année dans notre utopie au service de la réalité.